

Encéphalorectumie

Sur une installation de Vanessa Safavi et Konstantin Sgouridis

–« Ah ouais, d'accord, c'est bien une histoire de cul à la base. »

Le type se tâte le menton, savoure l'effet de sa phrase, sans se tourner vers moi il ajoute: « Mais alors c'est pas une expo qu'il leur faut, c'est un lit. »

Mmmh. Là je suis un peu gêné. Non pas qu'il soit totalement dans l'erreur, après tout il y a effectivement une histoire de cul là-derrrière, mais pas tout à fait au sens où il l'entend. En plus, je connais les deux artistes, de même que leur conjoint respectif, alors qu'il ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit. Fin de la visite.

C'est vrai qu'on a organisé pas mal de duos d'artistes entre l'Atelier et Forde, et à chaque fois qu'il s'agissait d'un duo fille-garçon (homme-femme, si vous préférez), ce type de réflexion avait tendance à revenir. Il n'est pas difficile d'imaginer quelles en sont les raisons. Une exposition où sont confrontées les pièces de deux artistes génère tout naturellement une forme de tension - selon la dynamique d'attraction-répulsion qui régit les pièces, selon les stratégies respectives d'occupation de l'espace, etc. - et la tentation est grande de traduire cette tension sur le plan sexuel. Bien sûr, cela fonctionne aussi avec deux hommes ou deux femmes, quelles que soient leurs préférences sexuelles, mais les choses étant ce qu'elles sont, un duo homme-femme nous encourage particulièrement à soupçonner deux types d'interactions complémentaires : une rivalité entre genres et une tension érotique.

Dans le cas de l'exposition de Vanessa et Konstantin, la situation est plus particulière encore en raison de leur choix de s'associer pour produire des pièces communes. En parlant d'une « histoire de cul », le visiteur que j'ai mentionné plus haut détenait déjà la moitié de la vérité. Plus exactement, on devrait dire qu'il s'agit d'une histoire de tête et de cul. Tête et cul opposés, tête et cul face-à-face, tête et cul confondus. Une histoire d'« encéphalorectumie » (1), pour reprendre le joli terme inventé par un ami du collège au lendemain d'une soirée mémorable. L'origine du projet remonte à un voyage en Inde. Pour la petite histoire, Vanessa Safavi raconte qu'elle se rendait vers un temple Indou quelque peu reculé lorsqu'elle s'est fait attaquer par un groupe de singes. Si elle s'en est tirée sans grand mal, l'incident n'en reste pas moins marquant. Il intrigue également Konstantin Sgouridis avec lequel Vanessa prépare une exposition dans le cadre de la série *The (Bright) Side of the Moon*, et tous deux décident de travailler en commun autour de cet incident. Le rapport particulier entre nature et culture qu'il invoque (des animaux sauvages qui défendent l'accès à un temple construit par l'homme) est troublant. Les deux artistes s'intéressent également au fort contraste que l'on peut observer, chez de nombreux singes, entre leur peau et leur pelage plutôt terne et les couleurs extrêmement vives de leur visage et de leur fessier, parfois également de leurs organes de reproduction. D'une certaine manière, ce contraste met sur un même plan ces différentes parties du corps. Quelles que soient les fonctions pratiques de cette particularité corporelle, il faut reconnaître que, considérées sous un angle plastique, voire symbolique, elles acquièrent une tout autre dimension. Tête et cul opposés, tête et cul face à face, tête et cul confondus.

L'installation est composée de deux parties : Une série de petites sculptures brunes en terre cuite – à peu près de la taille d'un masque – sont accrochées au mur en ligne, par petits groupes, tandis qu'une très large sculpture de papier mâché, également brune et de forme conique irrégulière, trône au centre de l'espace. Les céramiques au mur se déclinent sous des formes extrêmement diverses, inspirées en premier lieu de têtes et de culs de singes mais qui s'en éloignent également, sur un mode de combinaisons et variations multiples de formes organiques. Au sol, la sculpture imposante de papier mâché peint évoque à première vue une petite montagne, le type d'élément de paysage réduit que l'on s'attendrait à trouver dans un zoo. Le jeu d'opposition entre les deux parties de l'installation est efficace : un élément unique et monumental (par rapport au lieu) fait d'un matériau "pauvre" que l'on associerait à un décor, d'où son aspect factice, en contraste avec plusieurs séries d'objets de petite taille, réalisés dans une matière naturelle que l'on interpréterait davantage comme "authentique".

Le "liant" principal semble être la couleur brune qui domine la composition. Pourtant, ce même liant qui harmonise l'ensemble est également l'élément qui le fait basculer sur un autre plan. En effet, s'il est une autre chose à laquelle fait penser cette couleur brune, remplaçant les tons vifs des têtes et culs de singes originellement pris pour modèle, c'est bien à de la merde. Certaines des céramiques, par ailleurs, ressemblent carrément à des fèces, la série se donnant à voir comme une forme de croisement improbable entre les *Drawings* d'Allan McCollum (2) (pour les jeux de combinaisons et de variations à l'oeuvre) et les

sculptures fécales de John Miller. Vue sous cet angle, la montagne elle-même finit par ressembler à une merde géante (3), et lorsque cette interprétation vient à l'esprit, il est difficile dès lors de s'en détacher...

Après tout, la tête et le cul sont reliés par l'appareil digestif, et si les céramiques évoquent non seulement des têtes et culs de singes, mais également les organes situés quelque part entre les deux, il est ainsi logique que cette *circulation* débouche sur la production d'une matière fécale. De plus, la dynamique à l'œuvre dans l'installation de Vanessa et Konstantin, qui procède d'un équilibre entre une démarche intellectualisée et une forme d'expressionnisme libidinal, à la fois centrée sur l'objet et pourtant profondément opposée à l'idée de préciosité, rappelle à bien des égards la production de John Miller. Ce dernier disait lui-même, à propos de ses sculptures dont la matière évoque de la merde, vouloir interroger les rapports entre la notion de fétiche selon Freud et selon Marx (4). Ces deux notions divergentes (et complémentaires) soulèvent une série de questions particulièrement pertinentes relatives aux conditions de la production artistique. Elle permettent de porter un regard croisé sur les mécanismes de l'expression artistique, sur l'économie de l'objet d'art et sur sa valeur symbolique.

Chez Vanessa Safavi et Konstantin Sgouridis, cette réflexion sur le caractère fétiche de l'art est encore appuyée par le caractère "primitiviste" de leur installation : les terres cuites sont accrochées au mur comme des masques africains chez un collectionneur, tandis qu'un renforcement au centre de la montagne suggère que des objets plus petits pourraient y être déposés, comme sur un autel. Pourtant, le seul rituel qui soit envisagé ici n'est autre que celui de la visite d'une exposition, l'installation dans son ensemble situant d'une certaine manière le visiteur au centre du récit dont elle découle : la montagne-merde-autel en guise de temple, et les têtes-organes-culs à la place des singes. Dans cette optique, le visiteur est le témoin de cette scène, mais il peut également se sentir observé par les céramiques accrochées au mur. Il est lui-même épiés par les têtes-organes-culs alors qu'il s'approche de la montagne-merde-autel. Je vous laisse méditer sur la complexité de cette situation, qui semble induire entre les deux parties de l'installation une relation de cause à effet : la montagne (vue comme une merde géante) est-elle le produit des céramiques (vus comme des tubes digestifs sublimés) ? Ici, ce ne sont pas seulement les sculptures qui évoquent la merde et interrogent le caractère fétiche de l'art, mais l'installation dans son ensemble qui prend la forme d'un système digestif.

Ainsi, l'installation de Vanessa et Konstantin fonctionne sur deux plans: comme un *scénario*, basé sur une expérience vécue dont les deux artistes interrogent la symbolique, et comme un *système*, proposant une lecture réflexive et structurelle de la dynamique même de la production et de la consommation de l'art. Dès lors, notre rôle, en tant qu'« activateurs » de l'installation, est d'expérimenter à notre tour ce scénario et ce système. En prenant garde, tout de même, car le chemin est salissant...

Aurélien Gamboni, janvier 2007

Notes

1. Encéphalorectumie: nf, syndrome de la tête dans le cul. Du grec *enkephalos* : « (ce) qui est dans la tête » ; et du latin *rectus* : droit, exactement, et de l'expression *rectum intestinum*, dernière partie de l'intestin qui aboutit à l'anus, c'est-à-dire le rectum. (À noter que le rectum de l'humain est en réalité courbe. Cette structure a d'abord été identifiée et nommée chez les singes, dont le rectum est droit.)
2. Débutés en 1988, les *Drawings* de l'artiste américain Allan McCollum consistent en des ensembles de dessins réalisés sur un mode combinatoire et présentés sous la forme de grandes installations envahissant l'espace muséal.
3. Cette sculpture peut ainsi être simultanément comprise comme une miniature ou – à l'inverse – un agrandissement (« Chérie, j'ai rétréci la montagne » ou « Chérie, j'ai agrandi ma merde », c'est selon), et ceci dans des proportions qui doivent être à peu près comparables.
4. John Miller évoque cette question à plusieurs reprises, notamment dans l'ouvrage *Economies parallèles*, catalogue de son exposition rétrospective au Magasin CNAC de Grenoble (du 6 juin au 5 septembre 1999), France, ainsi que dans son entretien avec Lionel Bovier et Christophe Cherix publié dans *Prise directe*, éd. Les presses du réel, Dijon, 2003.